

—C'est pour mon fils que je voudrais vous consulter.

Les deux hommes sortirent de l'atelier et entrèrent dans une pièce où se trouvait l'enfant, très occupé à rassembler les morceaux d'un jeu de patience.

A la vue de M. Villarceau, le garçonnet se leva précipitamment et, les bras ouverts, vint présenter son front à son vieil ami, en disant :

—Je suis bien content de vous voir, monsieur le docteur ; vous ne venez plus guère, maintenant.

—Il n'a pas l'air bien malade, dit le médecin en regardant Lebrun, dont il interrogea la physionomie.

Le sculpteur resta silencieux.

Le docteur prit le petit Paul sur ses genoux et gravement, bénévolement aussi, il le palpa, l'ausculta.

Lebrun regardait faire sans sourciller.

M. Villarceau se tourna vers lui.

—Mon ami, dit-il, vous pouvez vous rassurer, votre fils est en parfaite santé.

Le sculpteur parut sortir d'un rêve ; et, d'une voix assourdie par l'émotion qui le serrait à la gorge :

—Croyez-vous, docteur, qu'il puisse se passer des soins d'une mère ?

—Je crois comprendre, pensa M. Villarceau.

Et tout haut :

—Est-ce que Paul serait menacé de perdre la sienne ?

—Oui, docteur.

—Mais elle se porte très bien aussi ; hier, on l'a rencontrée... Al-lons, mon ami, je ne vois pas, vraiment, de quoi vous vous effrayez.

Lebrun n'eut pas l'air d'avoir entendu ces paroles de M. Villarceau. Il suivait son idée.

—Croyez-vous, docteur, dit-il, que, seul, il me soit possible d'élever mon fils et que je puisse lui suffire ?

—Lebrun, mon ami, où voulez-vous en venir avec vos questions ! que méditez-vous ?

—Je vais séparer mon fils de sa mère.

—Allons donc !

M. Villarceau feignait de ne pas comprendre et attachait sur le sculpteur son regard étonné.

—Dès demain, reprit Lebrun, je vais mettre Paul en pension, et je prendrai mes mesures pour qu'il ne revoie jamais sa mère.

—Oh !

—M. Villarceau, vous devez croire que je suis fou ; je crains, en effet, de le devenir ; le coup qui me frappe, qui m'accable, m'écrase, est si inattendu, si épouvantable, que je sens ma raison vaciller, se troubler.

Docteur, figurez-vous un homme qui, le sourire aux lèvres, s'avance gaiement sur une route fleurie et voit tout à coup un gouffre s'ouvrir sous ses pas. Eh bien, voilà ce qui m'arrive, c'est l'image de ma destinée ?

La malheureuse ? la misérable ! Vous savez combien je l'aimais, M. Villarceau ; pour elle, j'aurais sué sang et eau, j'aurais fait tout au monde, tout ; heureux, je lui aurais sacrifié ma vie !

Il s'arrêta net à la vue du petit Paul qui le regardait et écoutait, ouvrant de grands yeux effarés.

—Oh ! fit-il.

Il prit l'enfant par la main, le conduisit à une porte et le fit passer dans une autre pièce en lui disant :

—Va, mon chéri, va retrouver ta bonne.

Ayant ainsi éloigné l'enfant, il se rapprocha du docteur.

Il était en proie à une agitation fébrile.

—Comme je l'aimais, mon Dieu, comme je l'aimais ! reprit-il d'une voix étranglée ; j'avais foi en elle comme en un ange du ciel, et, tout à coup, l'idole a fait place à un être pétri de fange, sorti des profondeurs de je ne sais quel égoût. Elle a tous les vices qui peuvent dégrader une femme.

Il ne put retenir un sanglot et s'écria :

—M. Villarceau, n'est-ce pas horrible, horrible ?

—Lebrun, mon ami, êtes-vous bien sûr ?... balbutia le docteur.

—Si je suis sûr ! Est-ce que pour retenir ses illusions on ne cherche pas à se tromper soi-même ? Est-ce qu'on ne cherche pas à repousser la vérité ? Ah ! si je n'avais que le doute ! mais j'ai la certitude et elle m'écrase !

Il y eut un silence de quelques instants, pendant lequel l'infortuné Lebrun resta immobile, les yeux fixés à terre, les poings crispés, dans l'attitude d'un morne désespoir.

Brusquement, il releva la tête.

—M. Villarceau, interrogea-t-il, pourquoi a-t-elle cessé de vous voir, vous et les vôtres ?

Le vieux médecin voulut éluder la question.

—Monsieur le docteur, dit le sculpteur, très animé, un mari a le droit de tout savoir, je vous adjure de ne me rien cacher ; dans cette circonstance, vous ne pouvez pas garder le silence.

Ce n'était pas une prière, mais presque une sommation.

Mis en demeure de répondre, il était difficile au docteur de s'y refuser ; il le fit en termes mesurés, atténuant autant qu'il pouvait la gravité des faits.

—Je l'ai fait venir chez moi, ajouta-t-il, je voulais lui donner quelques conseils, espérant qu'elle les écouterait ; mais elle n'a pas voulu comprendre que je parlais dans son intérêt, le vôtre et celui de son fils. Depuis, elle n'est pas revenue à la maison.

—Elle a au moins compris qu'elle n'y serait plus à sa place, dit Lebrun sourdement. Il devait en être ainsi. On ne franchit pas en un jour tous les degrés de l'infamie ; l'ingratitude et la trahison de l'amitié ont été le prélude de la trahison conjugale.

Et rien ne l'a retenue, rien, ni ma profonde tendresse, ni le respect d'elle-même, pas même son enfant ! Oh ! la misérable !

—Que comptez-vous faire, mon ami ?

—Vous ne supposez pas, monsieur le docteur que je puisse me résigner à continuer de vivre à côté de cette femme, qui s'est couverte de toutes les hontes, et que je la laisse flétrir de son contact l'enfance de mon fils.

Avec de douces et bonnes paroles, le docteur essaya d'adoucir un peu cette grande douleur ; mais il vit bien que son amitié était impuissante.

—Monsieur le docteur, dit tout à coup Lebrun, veuillez me pardonner de vous congédier, mais Léonie peut rentrer d'un moment à l'autre et je veux me trouver seul avec elle quand elle rentrera.

Les deux hommes se serrèrent la main, et M. Villarceau sortit en se disant avec un amer regret que c'était lui qui, avec les meilleures intentions, avait préparé cette lamentable union.

Lebrun rentra dans l'atelier, jeta des regards distraits sur le travail des ouvriers, puis reprit sa position de tout à l'heure devant son établi.

A six heures, la journée étant finie, les sculpteurs s'en allèrent ; Lebrun n'entendit même pas qu'ils lui souhaitaient le bonsoir.

Le malheureux resta absorbé dans ses sombres pensées jusqu'au moment où la domestique vint lui dire que le potage était sur la table.

Il sursauta comme un homme qu'on arrache brusquement au sommeil, se dressa debout et resta un instant le regard fixé, comme hébété.

—Madame est-elle rentrée ? demanda-t-il.

—Non, monsieur.

—C'est bien, fit-il.

Et il suivit la servante.

Le petit Paul était déjà à table, ne s'étonnant point de ne pas voir sa mère, car il arrivait souvent à Léonie de ne pas rentrer pour l'heure du repas du soir. Lebrun pâle, silencieux et morne s'assit à côté de son fils.

Il avala quelques cuillerées de potage et ce fut tout.

L'enfant ne mangea pas comme d'habitude ; il voyait bien que son père avait du chagrin et il avait le cœur gros le pauvre petit. Quand il eut déclaré qu'il n'avait plus faim, Lebrun fit un signe à la domestique, qui emmena l'enfant pour le coucher.

Le sculpteur sur bois resta seul dans la salle à manger, attendant. Les heures s'écoulaient, et il était près de minuit, qu'il attendait encore.

Enfin il entendit le grincement de la clef dans la serrure de la porte d'entrée. Bientôt après la jeune femme parut, toujours belle et mise avec une grande élégance.

—Comment, fit-elle, vous ne vous êtes pas couché ?

—J'ai voulu vous attendre.

—C'est trop de complaisance.

Tout en dénouant les brides de son chapeau, elle reprit gaiement :

—Mon ami, vous trouvez sans doute que je rentre un peu tard ; mais j'ai été retenue chez Mme de Langrac.

—Je ne demande pas d'où vous venez ; je vous ai attendue parce que j'ai à causer avec vous.

La jeune femme se retourna, frappée par l'accent de la voix de son mari.

—Vous avez à causer... commença-t-elle.

Elle s'interrompit en voyant la pâleur, le regard brillant et l'altération des traits de Lebrun, ce qu'elle n'avait pas remarqué tout d'abord.

—Oui, j'ai à causer avec vous, répéta-t-il.

—Ah ça, qu'avez-vous donc ?

—Je vous le dirai.

—Je l'espère bien ! fit-elle négligemment.

Mais, comme toute personne qui n'a pas la conscience tranquille, elle sentait qu'un orage allait éclater sur sa tête. Toutefois, faisant bonne contenance :

—Je suis un peu fatiguée, reprit-elle, ne pourriez-vous pas remettre cet entretien à demain ?

—Non, il faut qu'il ait lieu ce soir ; il est des choses que je ne remets jamais au lendemain ; voilà une chaise, veuillez vous asseoir.

—Vous n'en avez pas bien long à me dire, je pense ; je puis rester debout.

—Comme il vous plaira.

Jamais il ne lui avait parlé de ce ton impérieux, avec cette raideur. Que pouvait-il avoir appris ? Cet homme si bon, si doux allait-il donc s'ériger en juge inflexible, implacable ? Elle eut peur, se ravisa et s'assit.

—Vous faites bien, dit-il froidement, car nous en aurons peut-être pour un bout de temps.

—Soit, je vous écoute.

—Prêtez-moi donc toute votre attention.

Après une pause, il reprit :

—Lorsque vous avez consenti à être ma femme, je vous aimais, je vous adorais, vous le saviez. Je ne cherchais pas à vous faire voir la vie sous des aspects que je ne pouvais pas lui donner ; je vous avais fait, sans le flatter, le tableau de l'existence qu'il était en mon pouvoir de vous offrir. Je n'étais pas un homme du monde, un beau parleur ; je me sentais mal à l'aise dans un salon. Homme de travail, je ne me trouvais bien qu'à l'atelier. Je ne vous faisais espérer ni plaisirs bruyants, ni distractions variées ; mais je vous promettais l'aisance, le bien-être et le bonheur qu'on trouve dans l'intimité et le calme du foyer...

Tel que j'étais, avec le peu que je pouvais vous donner, vous m'avez accepté, en m'assurant que sûre de mon affection, vous y trouveriez un dédommagement plus que suffisant à tout ce qui pourrait vous manquer sous les autres rapports.

J'en appelle à vous-même : ai-je jamais manqué à un seul de mes engagements ? Vous ai-je jamais donné le droit de douter de ma tendresse ? Ma confiance en vous était sans limites, je n'ai jamais essayé d'entraver votre